Mercredi 17 décembre 2014 09h00 [GMT + 1]

NO 448

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Vers un « Livre noir » du comportementalisme

par Luc Miller



« Savez-vous que l'armée américaine comprend des équipes spécialisées de comportementalistes, désignées par l'acronyme BSCT, et qui opèrent à Guantanamo comme à Abou Ghraib ? », écrivait jadis Jacques-Alain Miller dans *Le Point* (2005). Il ajoutait : « Là il y aurait matière pour un vrai "Livre noir" si quelqu'un voulait bien s'y intéresser. »

Eh bien, depuis le mois dernier, l'American Psychological Association lui donne satisfaction ! Elle se prête enfin à une investigation concernant les « Behavioral Science Consultation Teams », équipes de consultants en sciences comportementales, familièrement appelées « *Biscuits* », qui aident les militaires américains à procéder aux interrogatoires de leurs prisonniers.

Épisodes précédents. L'APA fut accusée de pratiquer la défense Nuremberg : « *Following orders was an acceptable reason to violate professional ethics*. » Par la suite, un

candidat à la présidence de l'association, Steven Reisner, mit la question dans son programme, avec l'ambition de restaurer l'éthique de la psychologie – il échoua de peu à se faire élire en 2013.

L'association a maintenant décidé d'enquêter sur la participation de psychologues à la pratique de la torture lors de la présidence de G. W. Bush.

Voici quelques références récentes, ainsi qu'une leçon de choses du Département de la Défense américain (2006), quant à la distinction entre psychiatrie et psychologie : elle mérite de figurer dans les manuels.

1.- Nov. 13, 2014. *Psychologists to Review Role in Detainee Interrogations.*
http://www.nytimes.com/2014/11/14/world/middleeast/psychologists-to-review-role-in-detainee-interrogations.html

« The American Psychological Association will conduct an independent review into whether it colluded with or supported the government's use of torture in the interrogation of prisoners during the Bush administration.

For years, questions about the role of American psychologists and behavioral scientists in the development and implementation of the Bush-era interrogation program have been raised by human rights advocates as well as by critics within the psychological profession itself. Psychologists were involved in developing the enhanced interrogation techniques used on terrorism suspects by the Central Intelligence Agency. Later, a number of psychologists, in the military and in the intelligence community, were involved in carrying out and monitoring interrogations.

Some longtime critics praised the move by the group. "The A.P.A.'s action is a long-needed step toward an independent review of their post-9/11 activities", said Stephen Soldz, a professor at the Boston Graduate School of Psychoanalysis. "It is vital that this review be fully independent and comprehensive in nature." "It's sad that the A.P.A., rather than protecting its members from engaging in interrogation activities, bent its rules to allow their participation in those interrogations," Mr. Soldz said. »

2.- Jan 22, 2014. *US psychology body declines to rebuke member in Guantánamo torture case. Complaint dropped against John Leso, involved in brutal interrogation of suspected 9/11 hijacker Mohammed al-Qahtani,*
http://www.theguardian.com/world/2014/jan/22/guantanamo-torture-mohammed-al-qahtani-suspected-9-11-hijacker/print



« The APA's move concludes a years-long effort within the organization to get the association to condemn members who took part in torture. Those who argued for censuring Leso said that the organization has opened the door to future wartime violations of its central do-no-harm ethos.

*****

"With Leso, the evidence of his participation is so explicit and so incontrovertible, the APA had to go to great lengths to dismiss it", said Steven Reisner, a New York clinical psychologist who unsuccessfully ran for the APA presidency last year. "The precedent is that APA is not going to hold any psychologist accountable in any circumstance". »

3.- June 06, 2006. *Military Alters the Makeup of Interrogation Advisers*
http://www.nytimes.com/2006/06/07/washington/07detain.html

« [After an overwhelming vote by the American Psychiatric Association discouraging its members from helping interrogators devise strategies to get information from detainees at places like Guantánamo Bay, Cuba, Pentagon officials said Tuesday that they would try to use only psychologists, and not psychiatrists.]

Dr. William Winkenwerder Jr., assistant secretary of defense for health affairs, told reporters that the new policy favoring the use of psychologists over psychiatrists was a recognition of differing positions taken by their respective professional groups.

The military had been using psychiatrists and psychologists alike on behavioral science consultation teams, called "biscuit" teams because of the acronym, to advise interrogators on how best to obtain information from prisoners.

But Dr. Steven S. Sharfstein, recent past president of the American Psychiatric Association, noted in an interview that the group adopted a policy in May unequivocally stating that its members should not be part of the teams.

The counterpart group for psychologists, the American Psychological Association, has endorsed a different policy. It said last July that its members serving as consultants to interrogations involving national security should be "mindful of factors unique to these roles and contexts that require special ethical consideration." »

Pour une information plus complète :

- Jean Maria Arrigo (« American psychology really grew up with the military ») :

- *Psychology Under Fire: Adversarial Operational Psychology and Psychological Ethics*
http://www.eidelsonconsulting.com/papers/Psychology-Under-Fire--Arrigo-Eidelson-Bennett-2012.pdf
- *A Lesson for World Psychology: Denunciation and Accommodation of Abusive Interrogations by the American Psychological Association*
disponible sur le site www.ethicalpsychology.org
http://ethicalpsychology.org/materials/Arrigo-Long%202008.pdf

- Brad Olson, Stephen Soldz & Martha Davis: *The ethics of interrogation and the American Psychological Association: A critique of policy and process*

http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC2248202/

*****

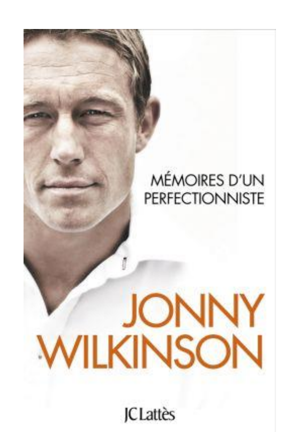
« Rugby quantique » ?
par Nicole Lagache



Portrait d'un joueur

Mai 2014. L'icône internationale du rugby à XV en Angleterre, Jonathan Peter, dit Jonny Wilkinson, trente-quatre ans, annonce sa retraite au plus haut de sa forme. Dans ses *Mémoires d'un perfectionniste*[1], conçues comme un document, il se présente comme obsédé depuis son plus jeune âge par la maîtrise et la perfection. Il est aussi familier des incertitudes : elles l'assaillent et sa passion sportive l'y confronte en permanence (rebonds hasardeux de la balle ovale, courses imprévisibles de ses adversaires comme de ses partenaires).

Cette personnalité discrète à l'extrême, vertueuse et tourmentée par son talent, ce joueur perpétuellement insatisfait, jusque dans la victoire, mène jusqu'à trente ans une existence exclusivement réglée sur le rugby et se définit comme « une machine à marquer », un « accro du coup de pied ».



Génie précoce, buteur d'élite, certain de devoir la maîtrise du jeu à un entraînement forcené et répétitif qui a fait ses preuves, il n'en est pas moins en permanence désorienté face au hasard. Ses victoires restent impuissantes à éloigner l'angoisse et blessent son corps jusqu'au sentiment de perte identitaire. Wilkinson enchaîne les blessures qui le laissent pendant un temps dans l'inactivité et l'incertitude de la reprise de sa passion sportive.

Désorienté par l'aléatoire, réorienté par la physique quantique

Hanté très tôt par l'élimination du hasard, Jonny Wilkinson connaît la dépression. Après avoir offert un titre mondial à l'équipe des Newcastle Falcons, il prend ses distances avec l'Angleterre, s'installe en France et intègre le Rugby club toulonnais (RCT). Anéanti et désorienté, il se met en quête d'une compréhension du monde dont la perfection ne cesse de lui échapper.

Au plus vif de sa recherche d'un sens pour instaurer celui qui lui fait défaut et qui serait susceptible de juguler son angoisse, il rencontre les écrits de la journaliste

scientifique américaine Lynne Mac Taggart[2] qui l'orientent vers la physique quantique, dont il fait une lecture personnelle sans posséder les notions scientifiques nécessaires. Parce que la question du hasard se trouve au centre de la physique quantique, Wilkinson est convaincu que les interrogations des physiciens croisent ses perpétuelles interrogations sur l'aléatoire. De crainte de « passer pour un illuminé », il garde le silence sur son explication, plus spirituelle que scientifique, sur la façon dont les particules interagissent entre elles. Sa démarche lui offre un premier apaisement.

« Rugby quantique »

Sous ce titre au premier abord un peu étrange, *Rugby quantique*, paraissent les actes d'une table ronde organisée par l'ENSTA[3], qui invite annuellement ses étudiants à un débat original entre des scientifiques et une personnalité d'un autre champ du savoir. C'est un article du *Monde* intitulé « Jonny Wilkinson, particule élémentaire »[4], qui donne l'idée à l'ENSTA d'inviter le rugbyman nouvellement passionné par la physique quantique et un physicien des particules, philosophe des sciences, amateur de rugby, Étienne Klein.

Parce que la physique quantique rompt avec la physique classique et heurte le sens commun par sa description du monde microscopique radicalement nouvelle en s'appuyant sur le postulat de l'invisible, Wilkinson trouve une façon personnelle de réinterroger la réalité du monde du rugby. Par ce détour, il entrevoit de s'approprier les questions philosophiques posées par la théorie quantique. Dans ce nouveau monde, pas de prédiction d'un résultat avec certitude et, à sa place, un champ de probabilités, des fréquences, rien d'autre. Mais aussi l'explication que les objets que nous voyons séparés autour de nous ne sont pas séparables à l'échelle microscopique du monde quantique. Wilkinson a, là, le sentiment d'être au cœur de sa question et de la tenir. Tourmenté par ce qui échappe, c'est bien sur sa face réelle qu'il aborde le symptôme.

Un semblant d'oxymore

De quoi le titre, *Rugby quantique,* est-il le nom ? Les organisateurs de l'ENSTA semblent avoir eu une heureuse intuition en titrant le débat d'un semblant d'oxymore. Intuition, peut-être, chez le rugbyman d'un point de réel que seul un signifiant nouveau pouvait localiser. Car si la physique quantique interprète les interactions en apparence chaotiques des particules, pour le physicien É. Klein le rugby n'est pas un sport quantique : *rugby* et *quantique* sont deux termes contradictoires. Pourtant, Wilkinson réalise, pour lui, un rapprochement improbable et efficace, mais dont il ne livre pas la clé. La physique quantique le conduit à une critique de sa position, ce qu'il image joliment dans l'épilogue de son ouvrage : « En contrôlant sa réputation et en indexant son épanouissement sur des résultats parfaits, cela équivaut à tomber du ciel en essayant de s'accrocher aux nuages ».

Il semble que si par son interprétation de la physique quantique Wilkinson vise le sens, ce qu'il trouve, à son insu, c'est l'*ab-sens* propre à faire surgir une perte. A

savoir, pour lui, la perte d'un peu de la perfection qu'il tentait jusque-là de rejoindre dans une quête morbide. Le sens convoité s'absente. La recherche des records cesse, mais pour autant le succès reste au rendez-vous : c'est après avoir offert au RC Toulon une place au niveau national, puis mondial, qu'il décidera sereinement de mettre un terme à sa carrière. Avec la découverte de la physique quantique son corps défait, jusque-là condamné à servir le hors-sens de la performance au prix de graves blessures, trouvera l'apaisement dans une tentative d'enserrement de l'énigme du corps.

De la perfection à l'intention

Wilkinson subvertit son propre projet. Questionné sur le changement opéré il avait déclaré : « Que le ballon tombe ici ou là n'a pas d'importance. L'intention est la seule forme de perfection qui soit à notre portée ». « Je pense maintenant qu'il est possible d'atteindre en permanence la perfection *dans l'intention* ». Cette interprétation change tout. Et pour ce sujet, elle semble bien valoir le détour par la physique quantique. Cet usage de la science n'est rendu possible que parce que du haut de sa gloire Wilkinson s'intéresse à ce qu'il éprouve et que ne chiffre pas la performance. La conception de la perfection est conservée mais modifiée. « Développer des possibilités, dira le physicien Etienne Klein, puis faire des choix, se disperser puis se réduire : c'est ça la vie »[5]. Quantique Wilkinson ? À son impossible ce sujet-là s'est tenu.
Essai transformé !



[1] Wilkinson J., *Mémoires d'un perfectionniste*, Paris, J.C. Lattès, 2012.
[2] Lynne Mac Taggart, *The Field*, Ed. Ariane, 2003.
[3] Lliopoutos J., Klein E. & Wilkinson J., *Rugby quantique*, Paris, Presses de l'ENSTA (Ecole nationale de techniques avancées), coll. les actes, 2011.
[4] Fenoglio J., « Jonny Wilkinson, particule élémentaire », *Le Monde*, 6 février 2010.
[5] « La physique quantique a sauvé Wilkinson de la dépression », interview d'Etienne Klein par A. Pécout, *Le Monde*, 23 mai 2014. http://www.lemonde.fr/sport/article/2014/05/23/la-physique-quantique-a-sauve-wilkinson-de-la-depression_4424298_3242.html

Attention corps intoxiqué !

par Éric Taillandier



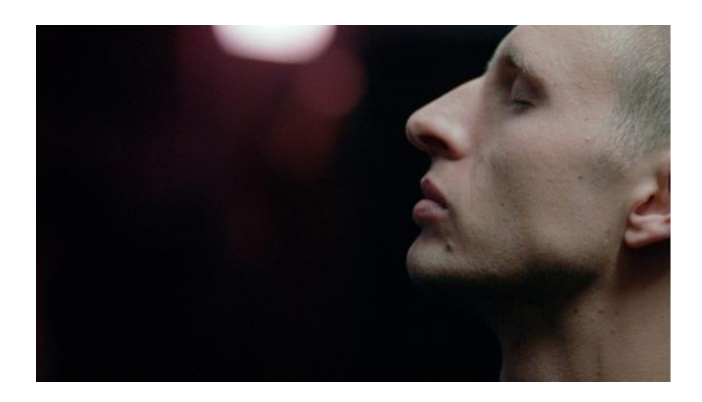
Oslo, 31 août, film à la carrière discrète, passé relativement inaperçu dans notre champ, est pourtant d'une toxicité toute lacanienne – à le lire dans la perspective du corps telle que la dégage Jaques-Alain Miller de l'expérience analytique. Artiste et psychanalyste se rejoignent ici pour (dé-)montrer comment le corps, malgré sa prise dans et par l'Autre, ressort essentiellement de la dimension de l'objet qui « se jouit »[1].

Lucide, trop lucide

Si je le découvre sur le tard, ce film mérite toute notre attention[2]. D'ailleurs les critiques ne s'y sont pas trompés. Dès sa sortie en 2011, *Oslo, 31 août* est largement récompensé : meilleur long métrage européen à Angers, prix Jean Carmet du meilleur interprète masculin pour l'acteur principal Anders Danielsen Lie, en compétition pour le César du meilleur film étranger en 2013, pour ne citer que les succès français. Joachim Trier, jeune réalisateur norvégien, a effectivement un coup de caméra à vous faire tomber *addict* sans sommation ! Il faut dire que le sujet s'y prête bien.

Alors qu'il est en cure de désintoxication à l'alcool et aux drogues, Anders, le personnage principal, est pour la première fois autorisé à sortir en permission pour se rendre à un entretien d'embauche à Oslo. Afin de tester sa volonté de se sortir vraiment de sa jouissance solitaire, le voilà mis à l'épreuve de l'Autre. Il passe alors de l'institution réglée qui le protège des tentations, aux aléas de la vraie vie, dehors.

Les rencontres qu'il fera ce jour-là le décideront-elles à renoncer définitivement à son choix de jouissance, à modifier la tonalité de son rapport au monde ? C'est toute l'intrigue du film. Si la drogue est en jeu, elle n'est jamais au premier plan. Du coup, *Oslo, 31 août* n'a rien à voir avec le traitement *trash* ou psychédélique qu'on lui réserve habituellement. Ici, tout est dans la nuance de la mise en scène, des dialogues, de la photographie. Du début à la fin, le film procède par économie d'images et de mots.



La véritable « héroïne » du film, c'est davantage ce à quoi la consommation de drogues répond : la perspective d'un homme trop lucide sur son être pour en supporter l'existence. Joachim Trier s'est librement inspiré du roman de Pierre Drieu La Rochelle *Le feu follet*, paru en 1931, qui esquisse le dernier tour de piste d'un homme désabusé dont les excès n'assurent plus « l'ersatz de sentiment de vie »[3] qui le tenait jusqu'alors. « Le monde était si inconsistant qu'il ne lui offrait aucun appui […]. Car un homme ne peut se maintenir continuellement dans la lucidité »[4]. Le film en est la version hypermoderne, entre caméra à l'épaule et musiques électroniques.

Avec *Oslo, 31 août*, J. Trier dit s'intéresser au trajet de ce genre de personnes, tel un de ses amis qui se sent « fondamentalement exclu »[5], quelles que soient les possibles ouvertures. Dans son précédent long métrage, *Nouvelle donne* (2007), il s'intéressait déjà à la folie : l'immense succès rencontré par son premier livre déclenchait la psychose de son auteur ; en quête d'un « langage absolu » qui permettrait de saisir « toutes les nuances des choses », il sombrait dans le trou de la vacuité du sens et n'arrivait plus à soutenir son existence.

L'insoutenable légèreté du corps

Dans *Oslo, 31 août*, dès les premières minutes, on saisit que s'il y a de l'être, le corps y est pris tout entier. Le film s'ouvre sur une scène, libre d'interprétation, que l'on peut saisir comme un désir qui déserte le corps : « J'ai rien senti », dira Anders après l'amour. Le corps paraît désaffecté. Comme ce jour d'été à la lumière déclinante, quelque chose de la consistance phallique d'Anders est atteinte. La surprise, c'est que le réalisateur ne traite pas ce corps du côté du poids mort, mais au contraire du côté de son insoutenable légèreté. Le corps est alors trop aérien, à l'image du feu follet qui inspire le réalisateur. Il n'est pas suffisamment lesté par les

signifiants du désir et de l'amour... tandis qu'Anders cherche éperdument ce qu'il pourrait peser pour l'Autre.

Les amis qu'il rencontre, tous plus ou moins rangés après une jeunesse d'excès, se veulent pourtant encourageants. Ils l'incitent à retrouver son élan vital en s'accommodant du programme de jouissance qu'ils se sont eux-mêmes choisi au fil du temps et des nécessités de la vie : entre des rêves auxquels ils ont renoncé et quelques joies quotidiennes aussi. Mais Anders ne peut s'y résoudre. Il n'est pas dupe des semblants *ready-made* que la vie en société véhicule, il n'y croit pas. « Ça passera, tout s'arrangera... mais c'est pas vrai ».

Au fond, tout le film est construit à partir de cette question : comment s'arrimer au programme de l'Autre sans renoncer à la jouissance du corps ? Pour Anders, l'articulation de ces deux plans semble relever de l'impossible. « Je suis *clean* maintenant, totalement *clean* ». Tellement sevré, désintoxiqué de la drogue, qu'il est maintenant envahi par un incommensurable « sentiment de vide » et « se demande comment [...] vivre avec ça ».



Amour ou intox ?

Tout au long du film, on attend le sursaut, la surprise du côté de l'amour et du désir. Car en toile de fond, Anders est dans une tentative désespérée de rétablir une ancienne relation amoureuse, ravagée par la drogue. Quelque part au bout du fil, une femme qui l'aimait, mais qui ne veut plus lui répondre. « C'est quand j'étais avec elle que j'ai commencé à me shooter ». Mais elle, elle a décroché. Une autre fille l'invite, et se rejoue magnifiquement la scène de départ. Dans toute son insolente jeunesse, le corps de cette femme s'offre à lui. On se dit que la flamme du désir pourrait là trouver à se raviver... mais c'est encore trop léger. Comme pour tout le monde, il faut à Anders un adjuvant plus puissant. Lui l'avait jusqu'alors trouvée dans un objet réel, la drogue. Celle-ci agit en « court-circuit de la jouissance phallique »[6]. L'accès à l'Autre, par l'artifice de la jouissance de son corps, n'est possible qu'avec l'appoint de la drogue dans le corps. Sans drogue, Anders n'en a plus le mode d'emploi. « Mon corps est ici, mais j'essaye de me rappeler pourquoi je suis revenu ». Rien ne le retient.

Il refuse les mains tendues : pour le travail, pour l'affection, l'amour, l'amitié. Il interprète : « Quoi ! Je suis un *tox* pour toi ? » Non, l'autre ne lui a rien dit de tel, mais Anders l'a entendu ainsi. Le désir de l'Autre se manifeste ici en toile de fond sur

son versant le plus redoutable, conduisant Anders à court-circuiter l'Autre, tout en raccourcissant le chemin vers l'objet de sa jouissance, celui qu'il se sent être pour l'Autre. Intox.

Feu follet

Quelques rares énoncés en voix *off*, littéralement désincarnés, font entendre les raisons du désenchantement d'Anders. Il retient de ses parents une si grande ouverture d'esprit qu'elle confinait à un « trop de liberté ». Quelque chose du laisser en plan se dessine là, face au désir de l'Autre auquel il aurait pu accrocher mais qu'il a saisi différemment.

Les points d'*impact* du signifiant sur le corps sont différents pour chacun. La psychanalyse s'occupe des corps, en ce sens que le corps est toujours affecté, fût-ce au titre de l'angoisse qui étreint le *parlêtre*, par le signifiant et sa marque indélébile. En psychanalyse, en effet, le corps est toujours en perspective, on a tendance à l'oublier. L'idée m'est venue que l'expérience analytique est en quelque sorte une tentative pour *sevrer le corps des mots qui l'ont intoxiqué*. « Le corps, ça devrait nous épater plus », dit Lacan à la fin de son Séminaire *Encore* en 1973. Eh bien, je trouve que ce film donne une interprétation remarquable de ce qu'est un corps intoxiqué par le langage. Le recours à la parole ne suffit jamais totalement à le soulager des blessures infligées. Il reste les marques du réel. Dans le cadre de la toxicomanie, sans minimiser les risques liés à la consommation de drogues, ce n'est pas la drogue en elle-même qui est la plus toxique pour le corps du sujet, mais bien plutôt ce qui détermine ce corps dans l'ordre du signifiant et conditionne, après coup, sa jouissance toxicomaniaque.

Dans ce film, Anders est comme « l'analyste, c'est le feu follet ; c'est une métaphore qui ne fait pas *fiat lux*. Le feu follet n'éclaire rien ; il sort même ordinairement de quelque pestilence ; c'est sa force »[7]. C'est l'invitation que fait Lacan au psychanalyste de prendre sur lui ce qui, du corps, émerge de cette pestilence, de faire le pari de traiter autrement, pourrait-on dire, ce qui en *restes*, en détournant parfois le sujet d'une parole qui, à s'approcher trop près du réel, rend parfois un peu trop lucide.

Comme on le dit de certains vins, ce film *a du corps*.

[1] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'être et l'Un », cours du 23 mars 11, inédit.

[2]Joachim Trier, son réalisateur, prépare un nouveau long métrage pour 2015 avec, notamment, Isabelle Huppert.

[3] Josson J.-M., *La fonction de la drogue*, *Accès* n° 3, bulletin de l'ACF-VLB, 2012.

[4] Drieu La Rochelle P., *Le feu follet*, Paris, Gallimard, 1931, p. 34.

[5] Interview de Canal+ au Festival de Cannes, 2012.

[6] Miller J.-A., *Clôture*, « Le toxicomane et ses thérapeutes », Analytica n° 57, 1989, p. 133.

[7] Lacan J., Séminaire XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 23 avril 1973, inédit.

« Sade. Attaquer le soleil »
par Bernadette Colombel



Le musée d'Orsay expose « Sade. Attaquer le soleil », jusqu'au 25 janvier 2015. Le parcours de l'exposition est émaillé de nombreux extraits d'écrits de Sade sur sa conception du plaisir, de la passion, de la violence, des lois, etc., et sur la proclamation d'ériger en règle absolue l'exercice de la jouissance individuelle, si besoin est, aux dépens d'autrui. À la conception de Sade, répondent en écho des représentations de corps morcelés, coupés, tatoués, érotiquement ornés... Des tableaux, lithographies, dessins et sculptures affichent une jouissance et un désir hors des limites sociales qui confinent à la violence. D'autres œuvres, pas moins érotiques, licencieuses en leur temps, peuvent aujourd'hui susciter le sourire. À ce propos, je citerais une photographie de Man Ray, *La Prière*[1]: la position de la personne, nue, en oraison, est telle que ce qui attire le regard sont les mains posées près de l'anus et du sexe.

Les commissaires de l'exposition, Laurence des Cars et Annie le Brun, n'ont pas retenu un mode historique de présentation, mais « un accrochage volontairement décloisonné, visant à provoquer des effets de contrepoint entre la peinture ancienne, celle de XIXe siècle et celle du XXe siècle »[2]. Leur visée est de montrer qu'en remettant en question les normes et les règles sociales, Sade a introduit, dans le domaine de l'art, une représentation de la jouissance du corps sans la faire reposer sur des prétextes religieux. Ainsi, même si l'idéalisation du martyre en a justifié les représentations, les tableaux de saint Sébastien, transpercé de flèches, ou de sainte Agathe[3], dont les seins sont sectionnés, sont avant tout une expression de jouissance.

Signe des temps, l'exposition exhibe les corps. Même si, dans notre société, le voile de la censure et de l'interdit est levé, cela ne change rien au fait que les représentations érotiques affectent le corps même du visiteur. Pas de repos donc pour celui qui déambule à travers les salles.



L'exposition témoigne de la force du désir et de la jouissance qui peuvent conduire à la mort. Le droit à la jouissance est prôné ; de même, celui d'user du corps de l'autre pour la satisfaire. Le spectateur est sollicité par la multiplicité des représentations de corps jouissants, associées au discours du Marquis de Sade qui oriente l'approche des œuvres. Les écrits de ce dernier rendent légitimes en quelque sorte la jouissance du corps de l'autre et la réalisation de la violence. Avec des tableaux comme celui de Francisco José de Goya Y Lucientes, *L'exécution*[4] , où un homme tient un couteau sur le cou d'une femme, alors qu'un congénère tourne le dos et qu'un troisième, mort par décollation, gît par terre, ou celui de Franz von Stuck, *Judith et Holopherne*, où une femme avec une épée regarde un homme couché[5], le visiteur vacille entre la représentation d'un mythe, ou d'un fantasme, et celle de la mise en scène de l'horreur que la réalité contemporaine peut connaître.

Jouissance du corps, certes, l'exposition insiste sur ce qui ne cesse de s'écrire. Mais dans cette multitude d'œuvres dont le foisonnement renvoie à l'obscénité, encore faut-il s'arrêter et approcher les tableaux un à un pour saisir la spécificité de l'enjeu subjectif qui s'y rattache. Ainsi en va-t-il du tableau intitulé *Le Désir* d'Evard Munch[6] où les yeux exorbités de trois visages fixent un corps de femme ; à droite de ces visages, une main est prête à prendre ou à toucher, peut-être ? Jouissance de regards avides ? La forme sans particularités de ce corps ne viendrait-elle pas signifier que l'objet du désir n'est pas cette femme, mais un réel dont celui-ci est l'enveloppe ? Quel effet cette œuvre peut-elle avoir sur le spectateur ? Le tableau ne lui renvoie-t-il pas en miroir « le regard » qui voit[7] ?

L'exposition ne met-elle pas en évidence qu'un corps qui jouit atteint l'autre dans sa jouissance? « Ça parle » à celui qui regarde, en l'interpellant à même le corps au carrefour de la pulsion et de ce qui est inscrit de réel en lui.

Circuler parmi les œuvres, c'est faire le constat qu'un corps, ça jouit, ça jouit même violemment, hors de la morale, dans la transgression. Avec Sade, on ne peut plus reculer sur l'idée que la jouissance, comme le dit Jacques Lacan, est mortifère et peut conduire à la mort. Se confirme alors l'idée que c'est au sujet, habité par la jouissance, de poser dans sa vie des actes pour la diviser, l'orienter selon son éthique.



[1] Man Ray, « La Prière », 1930, épreuve gélatino-argentique retouchée au crayon noir, 5 x 3,8 cm.
[2] Guillaume F. et Schlesser T., "Quand l'histoire de l'art devient Sadique", *Beaux Arts magazine*, octobre 2014, pp. 92-99.
[3] Lafréni A., « Martyre de Sainte-Agathe, d'après Giullo Clovis », 1567, estampe, 30,4 x 21 cm.
[4] Francisco de Goya y Lucientes, « L'exécution », 1808-1812, Huile sur toile, 29 X 41 cm.
[5] Franz von Stuck, « Judith et Holopherne », 1927, huile sur bois, 82 x 72 cm, Coll. particulière
[6] Edvard Munch, « Le Désir », 1898, Lithographie
[7] Lacan, J., *Le Séminaire*, livre XI, 1964, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 86.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction

coordination catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

édition cecile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky

-Lacan Quotidien au brésil angelina harari

-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

- pour Latigo, dalila arpin et raquel cors

- pour Caravanserail, fouzia liget

-pour Abrasivo, jorge forbes et jacques-alain miller

diffusion éric zuliani

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

▪technique mark francboizel & olivier ripoll

▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis

▫ responsables : florencia shanahan et anne béraud.

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) **ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",**
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : en fin de texte, taille 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •